

prolongeant ses visites avec le sans-gêne de l'amitié la plus intime.

Quelquefois même elle se proposait pour aider son amie Jenny que le maître de forges chargeait d'une partie de sa correspondance.

Et comme M. Destanges faisait de fréquentes absences tandis que sa femme demeurait sédentaire dans le pays, la perfide amie saisissait cette occasion de s'installer auprès de Mme Lebrun pour se consoler, disait-elle, de ce veuvage accidentel.

Si nous nous appesantissons ainsi sur les relations de cette dame avec la famille du maître de forges, c'est que nous aurons bientôt à signaler, de la part de cette fautive amie en perfidie qui devait entraîner les conséquences les plus graves et provoquer les événements les plus tragiques.

CHAPITRE XII. — L'ENNEMI DANS LA PLACE

L'arrivée et l'installation du nouvel employé avaient été un sujet d'étonnement pour tout le personnel de la forge.

— Nous étions déjà au grand complet, se disait-on, le besoin de nous adjoindre ce monsieur ne se faisait pas sentir.

On voit par là que le nouveau venu n'était rien moins que sympathique au premier abord.

Aussi l'étonnement général s'était-il augmenté d'une impression plus aiguë lorsque l'on avait remarqué combien le maître de forges paraissait avoir de considération pour cet intrus qui tombait des nues.

Tout d'abord on avait supposé qu'il pouvait bien être un parent des Lebrun, soit du côté de la femme, soit du côté du mari.

Ce qui autorisait cette supposition, c'était que la "patronne" se chargeait elle-même de mettre l'employé débutant au courant de la besogne qu'il avait à faire.

Disons que le maître de forges, en attendant qu'il trouvât quelque chose de plus important à confier, comme travail, à celui qu'il tenait pour un homme très intelligent et d'une instruction supérieure, l'avait mis à la "correspondance".

Mme Lebrun, avec une exquise bonne grâce, lui rendait la besogne facile en l'initiant aux expressions techniques et aux formules consacrées dans cette correspondance spéciale.

Dans l'usine, on s'était occupé de savoir qui était ce M. Maurice et d'où il sortait, car personne ne l'avait encore vu dans la localité.

Au bout de quelques jours, les ouvriers ayant appris que l'employé était un étranger pour les Lebrun, ne se gênèrent plus pour le regarder d'un mauvais œil.

De là à le prendre complètement en haine, il n'y avait pas loin, d'autant plus que l'employé à la correspondance profitait de nombreux loisirs pour parcourir l'usine, scrutant d'un air hautain ou dédaigneux les ouvriers qui suaient sang et eau à leurs rudes travaux.

Quelques-uns parmi ces travailleurs, plus chatouilleux que leurs camarades, disaient avec humeur :

— C'est-il un surveillant qui fait sa ronde ?

— Le patron se méfierait-il assez de nous pour nous faire moucharder ?

— Eh bien ! moi, je le saurai, je t'en donne ma parole d'honneur, Jean Budan !

— Comment t'y prendras-tu, Gadichet ? T'as donc toujours la manie de te croire plus malin que les autres ?

Un troisième ouvrier intervint :

— C'est peut-être bien le coup de marteau que t'as reçu sur le crâne, l'année dernière, qui t'a subitement développé l'intelligence, comme on dit.

Et Gadichet de répondre :

— C'est pas drôle de ta part de te moquer de moi, rapport qu'il m'est arrivé un accident !...

— Eh bien, oui, continua-t-il en s'animant, je saurai si le patron se méfie de nous !...

— Et si c'est lui qui nous fait espionner par ce M. Maurice... je le saurai du patron lui-même, parce que j'ai mon franc-parler avec lui.

— Et le patron t'enverra promener, comme c'est son droit !...

— Sans compter, surenchérit celui qu'on appelait Jean Bolan, qu'il pourrait bien te renvoyer de l'usine !

— À ce que tu dis !... Mais il n'y a pas de danger qu'il me chasse, mon bonhomme !

— Il aime qu'on soit ouvert et franc comme il l'est lui-même !...

— Et puis il sait bien que je le vénère comme s'il était mon propre père.

— Le patron sait aussi que je lui suis dévoué jusqu'à la mort et que je me ferais hacher pour lui, si c'était nécessaire !...

— Voilà pourquoi il me passe des choses qu'il ne passerait pas à d'autres !...

Maurice n'avait pas l'air de s'apercevoir du fâcheux effet que sa présence produisait sur les forgerons de l'usine.

Un jour, cependant, la mauvaise humeur que l'on s'efforçait encore de contenir faillit éclater tout à coup.

Voici ce qui s'était passé.

Comme l'employé tenu en suspicion arrivait devant le gros soufflet dont Gadichet était chargé de tirer la chaîne, l'ouvrier dégagait de l'anneau sa main noire, couverte d'ecchymoses, et lançant la chaîne dans la direction du visage de Maurice :

— Si le cœur vous en dit de tirer à ma place, faudrait pas vous gêner !...

L'employé avait instinctivement fait un mouvement de retraite.

Gadichet l'avait alors toisé, en disant :

— C'est pas avec des mains de femmes, comme vous en avez, que l'on peut se permettre de toucher à nos outils de travail !

Maurice n'avait pas répliqué à cette provocation, dont le regard aigu de l'ouvrier soulignait l'insolence.

En se tournant, il se trouva nez à nez avec Jean Budan, qui, sans le moindre doute, s'était placé de façon à lui barrer le chemin.

L'ouvrier le toisa pendant quelques secondes.

Puis, il lui décocha ces mots :

— Quand on a l'intention d'apprendre un métier, on ne se contente pas de regarder faire les autres, on met soi-même la main à la pâte !...

— C'est que le petit joujou que voici est un peu lourd pour des bras qui n'ont que des muscles de femme.

Et levant le pesant marteau, sans le moindre effort, il fit mine de le présenter à celui qu'il considérait comme un intrus.

On attendait avec une curiosité vive ce qu'allait faire ou répondre le "monsieur".

Or, sans se laisser déconcerter par les regards qui maintenant convergeaient vers lui, Maurice s'empara du marteau, par le manche.

Pendant quelques courts instants il sembla faire appel à une force de volonté.

Puis il brandit le lourd marteau, qui retomba sur le fer rouge qui se trouvait sur l'enclume du milieu de laquelle s'éleva une gerbe d'étincelles.

On se regardait, surpris.

Maurice ne s'arrêta pas à ce premier essai.

Le marteau, manié avec une vigueur musculaire qu'on avait été loin de soupçonner chez l'employé nouvellement installé, retomba, à plusieurs reprises, sur l'enclume.

— Bravo !... Bravo !... exclama une voix partant de derrière un groupe d'ouvriers.

M. Lebrun était entré sans que l'on s'en fût aperçu.

Et c'était lui qui venait d'apparaître au milieu de ses forgerons frappés d'étonnement.

Tout le monde s'était aussitôt écarté pour le laisser passer. Il s'approcha de Maurice, en s'écriant d'un ton de franche gaieté :

— Eh ! mais, monsieur mon employé, voilà qui n'est pas trop mal pour un débutant dans le métier !...

— Je m'y connais, ajouta-t-il en appuyant familièrement la main sur l'épaule de Maurice. Et si vous aviez l'intention de vous consacrer à ce métier de forgeron, je vous prédis qu'avant la fin de l'année vous seriez déjà à même d'y gagner largement votre vie !

— Voilà le commencement de mon apprentissage ! répondit Maurice en passant le marteau au forgeron Jean Budan.

Et tandis que tous les ouvriers, saisis d'étonnement, regardaient "M. Maurice" avec une expression de bienveillance et de considération, les yeux de Gadichet demeuraient attachés sur le nouveau venu, remplis de défiance et de répulsion.

Gadichet avait dit la vérité en affirmant que le patron lui tolérait son franc-parler.

Tout le monde à la forge savait que M. Lebrun passait bien des choses au jeune ouvrier qui avait fait son apprentissage chez lui.

En outre, une nuit, pendant un terrible orage, la foudre étant tombée sur un des corps de bâtiments, l'apprenti Gadichet, qui couchait dans l'usine, réveillé par les coups de tonnerre, avait aperçu les premières étincelles et donné l'alarme, préservant ainsi l'usine d'une destruction probablement complète, car le vent soufflait avec fureur, poussant les flammes dans la direction des bâtiments voisins.

Gadichet avait été félicité avec d'autant plus d'enthousiasme que, l'incendie s'étant tout à coup développé, il s'était bravement jeté au milieu des flammes et avait largement contribué à sauver l'usine d'un embrasement général.

C'était assurément plus qu'il n'en fallait pour que M. Lebrun éprouvât pour lui une vive affection.

Un accident dont il fut victime et qui aurait pu avoir les conséquences les plus graves vint, — quelques années plus tard, — le recommander de nouveau à la sympathie de tous les forgerons ses camarades et lui gagner à jamais la paternelle bienveillance du maître de forges.

C'était après la journée de travail, au moment où, — avant de quitter l'usine, — les ouvriers remettaient en place les outils. Cha-

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Kapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.